

Quelques poèmes en lien avec les « Expériences de la nature »
Florilège de poche guère exhaustif et complètement subjectif par Agnès Lachaume

XVIe

Guillaume de Saluste, seigneur Du Bartas, *La Sepmaine*, Premier jour

Ce premier monde était une forme sans forme,
Une pile confuse, un mélange difforme,
D'abîmes un abîme, un corps mal compassé,
Un Chaos de Chaos, un tas mal entassé ;
Où tous les éléments se logeaient pêle-mêle ;
Où le liquide avait avec le sec querelle,
Le rond avec l'aigu, le froid avec le chaud,
Le dur avec le mol, le bas avec le haut,
L'amer avec le doux: bref durant cette guerre
La terre était au ciel et le ciel en la terre.
La terre, l'air, le feu se tenaient dans la mer ;
La mer, le feu, la terre étaient logés dans l'air,
L'air, la mer, et le feu dans la terre : et la terre
Chez l'air, le feu, la mer. Car l'Archer du tonnerre
Grand Maréchal de camp, n'avait encor donné
Quartier à chacun d'eux. Le ciel n'était orné
De grandes touffes de feu : les plaines émaillées
N'épandaient leurs odeurs : les bandes écaillées
N'entrefendaient les flots : des oiseaux les soupirs
N'étaient encore portés sur l'aile des Zéphyr.
Tout était sans beauté, sans règlement, sans flamme.
Tout était sans façon, sans mouvement, sans âme ;
Le feu n'était point feu, la mer n'était point mer,
La terre n'était terre, et l'air n'était point air ;
Ou si jà se pouvait trouver en un tel monde,
Le corps de l'air, du feu, de la terre, et de l'onde ;
L'air était sans clarté, la flamme sans ardeur,
Sans fermeté la terre, et l'onde sans froideur.
Bref, forge en ton esprit une terre, qui, vaine,
Soit sans herbe, sans bois, sans mont, sans val, sans plaine ;
Un Ciel non azuré, non clair, non transparent,
Non marqueté de feu, non vouûté, non errant ;
Et lors tu concevras quelle était cette terre,
Et quel ce ciel encor où régnait tant de guerre.
Terre, et ciel, que je puis chanter d'un style bas,
Non point tels qu'ils étaient, mais tels qu'ils n'étaient pas.

Écrivain gascon et protestant du 16^e siècle, Guillaume Du Bartas reprend et développe dans *La Se[p]maine ou Création du monde* l'idée d'une création divine en 7 jours telle que narrée dans la Genèse (qui était au programme de khâgne A/L sur le thème « Ecrire la création » en 2005-2006). Poème encyclopédique avec de nombreuses créations verbales en 6494 vers (alexandrins à rimes plates), il entrelace vision biblique et connaissances scientifiques de la Renaissance. L'érudition foisonnante n'oublie pas de célébrer la beauté de la nature.

UN ANIMAL DANS LA LUNE

**Pendant qu'un Philosophe assure,
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre Philosophe jure,**

Qu'ils ne nous ont jamais trompés.

Tous les deux ont raison ; et la Philosophie
Dit vrai, quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront ;
Mais aussi si l'on rectifie
L'image de l'objet sur (1) son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe, et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La nature ordonna ces choses sagement :
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
J'aperçois le Soleil ; quelle en est la figure ?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour :
Mais si je le voyais là-haut dans son séjour,
Que serait-ce à mes yeux que l'œil de la nature (2) ?
Sa distance me fait juger de sa grandeur ;
Sur l'angle et les côtés ma main la détermine (3) ;
L'ignorant le croit plat, j'épaissis sa rondeur ;
Je le rends immobile, et la terre chemine (4).
Bref je démens mes yeux en toute sa machine (5).
Ce sens ne me nuit point par son illusion.

Mon âme en toute occasion

Développe (6) le vrai caché sous l'apparence.

Je ne suis point d'intelligence

Avec mes regards peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille lente à m'apporter les sons.

Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse,

La raison décide en maîtresse.

Mes yeux, moyennant ce secours,

Ne me trompent jamais, en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la lune.
Y peut-elle être ? Non. D'où vient donc cet objet ?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La Lune nulle part n'a sa surface unie :
Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent,
Un homme, un boeuf, un éléphant.

Naguère l'Angleterre y vit chose pareille,

La lunette placée, un animal nouveau

Parut dans cet astre si beau ;

Et chacun de crier merveille.

Il était arrivé là-haut un changement
Qui présageait sans doute un grand événement.
Savait-on si la guerre entre tant de puissances
N'en était point l'effet ? Le Monarque accourut :
Il favorise en Roi ces hautes connaissances.
Le Monstre dans la Lune à son tour lui parut.
C'était une Souris cachée entre les verres :
Dans la lunette était la source de ces guerres.
On en rit. [...]

Jean de la Fontaine, « Un animal dans la lune », fable
17, VII

Le point de départ de la fable semble être un poème satirique *l'éléphant dans la lune*, de l'écrivain Samuel Butler, dans lequel la Société royale de Londres (une académie des sciences, fondée en 1660) était ridiculisée. La Fontaine avait certainement eu connaissance de ce poème, non encore publié (il ne le sera qu'en 1759), par ses amis de Londres, parmi lesquels St Evremond.

"Avec cette fable, La Fontaine dit ainsi son mot dans un débat éternel de la philosophie, en reprenant des arguments et des exemples déjà utilisés bien des fois" (G. Couton, fables, classiques Garnier p.480)

Les thèmes de la crédulité au premier degré, de la superstition sans aucun usage de la raison sont abordés.

La Fontaine fait aussi l'éloge de la paix, par l'évocation des règnes de Charles II d'Angleterre et d'Auguste par rapport à celui de Louis XIV, toujours en guerre.

(1) d'après

(2) plusieurs interprétations peuvent être faites. Apparemment : que serait le soleil (désigné par la périphrase courante « l'œil de la nature ») si je le voyais de près.

(3) opération de trigonométrie élémentaire qui remonte à Aristote, auquel Gassendi reste fidèle sur ce point (M. Fumaroli, note p.881, La Fontaine, fables, éd. la Pochothèque)

(4) fait son chemin

(5) la machine qu'est la terre. Je rejette le témoignage des sens à propos de la forme et du mouvement de la *machine ronde* (G. Couton, fables, classiques Garnier p.481)

(6) sens de : retire l'enveloppe

Fable intéressante autant par son préambule que par l'apologue développé.

L'instrument fausse la perception : on voit soudain dans la lune des formes nouvelles, mais c'est qu'une souris s'était coincée dans la lunette, objet assez moderne alors (la science optique est en cours d'élaboration). Humour du fabuliste, à rapprocher de la réflexion sur l'instrument de l'expérimentation scientifique par Canguilhem.

La Fontaine est également un **défenseur de la sensibilité de l'animal** et ne partage en aucun cas les théories cartésiennes sur l'animal-machine : <https://www.linspiration-politique.fr/2022/12/08/la-fontaine-versus-descartes/>.
En témoigne son discours à Mme de La Sablière

[...] Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces Fables aussi j'entremêle des traits
De certaine Philosophie
Subtile, engageante, et hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non
Oui parler ? Ils disent donc
(30) Que la bête est une machine ;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
Nul sentiment, point d'âme, en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine,
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein ;
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde.
La première y meut la seconde,
Une troisième suit, elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle :
(40) L'objet la frappe en un endroit ;
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait, mais comment se fait-elle ?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté.
L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
(50) Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela ; ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose ;
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les Païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur.
Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
(60) J'ai le don de penser ; et je sais que je pense.
Or vous savez, Iris, de certaine science,
Que, quand la bête penserait,
La bête ne réfléchirait
Sur l'objet ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire, ni moi. Cependant, quand aux bois
Le bruit des cors, celui des voix,
(70) N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux Cerf, et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige par force
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours !
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, et cent stratagèmes

Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort !

(80) On le déchire après sa mort ;

Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la Perdrix

Voit ses petits

En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle,

Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,

Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,

Attirant le Chasseur, et le Chien sur ses pas,

Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;

Et puis, quand le Chasseur croit que son Chien la pille,

(90) Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit

De l'Homme, qui confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du Nord il est un monde

Où l'on sait que les habitants

Vivent ainsi qu'aux premiers temps

Dans une ignorance profonde :

Je parle des humains ; car quant aux animaux,

Ils y construisent des travaux

Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,

Et font communiquer l'un et l'autre rivage.

(100) L'édifice résiste, et dure en son entier ;

Après un lit de bois, est un lit de mortier.

Chaque Castor agit ; commune en est la tâche ;

Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.

Maint maître d'oeuvre y court, et tient haut le bâton.

[...] [selon un roi polonais les animaux font même mieux la guerre que nous]

Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ?

(140) Ce que j'ai déjà dit, qu'aux bêtes la nature

Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;

Que la mémoire est corporelle,

Et que, pour en venir aux exemples divers

Que j'ai mis en jour dans ces vers,

L'animal n'a besoin que d'elle.

L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin

Chercher, par le même chemin,

L'image auparavant tracée,

Qui sur les mêmes pas revient pareillement,

(150) Sans le secours de la pensée,

Causer un même événement.

Nous agissons tout autrement,

La volonté nous détermine,

Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine ;

Je sens en moi certain agent ;

Tout obéit dans ma machine

A ce principe intelligent.

Il est distinct du corps, se conçoit nettement,

Se conçoit mieux que le corps même :

(160) De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.

Mais comment le corps l'entend-il ?

C'est là le point : je vois l'outil

Obéir à la main ; mais la main, qui la guide ?

Eh ! qui guide les Cieux et leur course rapide ?

Quelque Ange est attaché peut-être à ces grands corps.

Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts :

L'impression se fait. Le moyen, je l'ignore :
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;
Et, s'il faut en parler avec sincérité,
(170) Descartes l'ignorait encore.

[...]
[Ellipse Je suis navrée mais la poésie du XVIII^e siècle me parle peu et les *Rêveries* de Rousseau m'ennuient un peu.]

XIX^E SIÈCLE

« [...]Ils allaient, ils allaient au hasard et sans heures,
Passant des champs aux bois, et des bois aux demeures,
Se regardant toujours, laissant les airs chantés
Mourir, et tout à coup restaient comme enchantés.
L'extase avait fini par éblouir leur âme,
Comme seraient nos yeux éblouis par la flamme.
Troublés, ils chancelaient, et le troisième soir,
Ils étaient enivrés jusques à ne rien voir
Que les feux mutuels de leurs yeux. La nature
Étalait vainement sa confuse peinture
Autour du front aimé, derrière les cheveux
Que leurs yeux noirs voyaient tracés dans leurs yeux bleus.
Ils tombèrent assis, sous des arbres ; peut-être ...
Ils ne le savaient pas. Le soleil allait naître
Ou **s'éteindre**... Ils voyaient seulement que le jour
Était pâle, et l'air doux, et le monde en amour...
Un bourdonnement faible emplissait leur oreille
D'une musique vague, au bruit des mers pareille,
Et formant des propos tendres, légers, confus,
Que tous deux entendaient, et qu'on n'entendra plus.
Le vent léger disait de la voix la plus douce :
« Quand l'amour m'a troublé, je gémissais sous la mousse. »
Les mélèzes touffus s'agitaient en disant :
« Secouons dans les airs le parfum séduisant
« Du soir, car le parfum est le secret langage
« Que l'amour enflammé fait sortir du feuillage. »
Le soleil incliné sur les monts dit encor :
« **Par mes flots de lumière et par mes gerbes d'or**
« **Je réponds en élans aux élans de votre âme ;**
« Pour exprimer l'amour mon langage est la flamme. »
Et les fleurs exhalaient de suaves odeurs,
Autant que les rayons de suaves ardeurs ;
Et l'on eût dit des voix timides et flûtées
Qui sortaient à la fois des feuilles veloutées ;
Et, comme un seul accord d'accents harmonieux,
Tout semblait s'élever en chœur jusques aux cieux ;
Et ces voix s'éloignaient, en rasant les campagnes,
Dans les enfoncements magiques des montagnes ;
Et la terre, sous eux, palpait mollement,
Comme le flot des mers ou le cœur d'un amant ;
Et tout ce qui vivait, par un hymne suprême,
Accompagnait leurs voix qui se disaient : « Je t'aime. » [...]

Alfred de Vigny, « Les Amants de Montmorency », II, poème publié en 1832 dans la Revue des deux mondes.

Ce poème est un bon exemple de la nature **qui traduit les états d'âme**. Mais attention, des **indices** laissent présager la fin du poème, qui n'est pas heureuse. Cette expérience de la nature n'est donc pas complètement comblante.

Éva, j'aimerai tout dans les choses créées,
Je les contemplerai dans ton regard rêveur
Qui partout répandra ses flammes colorées,
Son repos gracieux, sa magique saveur :
Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,
Ne me laisse jamais seul avec la Nature ;
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

Elle me dit : "Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

"Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations ;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

"Avant vous j'étais belle et toujours parfumée,
J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers,
Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.
Après vous, traversant l'espace où tout s'élançait,
J'irai seule et sereine, en un chaste silence
Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers. "

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois.
Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
- Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes,
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.

Alfred de Vigny, « La Maison du Berger », III, paru le 8 juillet 1844 dans la Revue des Deux Mondes, puis inséré par la suite dans le recueil *Les Destinées*.

Ce qui est frappant dans ce poème c'est **l'indifférence de la nature** au culte qu'on peut lui porter. Personnifiée, elle est pourtant étrangère au sort des hommes, elle était « avant » l'homme, elle sera là « après ». La Nature n'est pas un lieu où l'on se sente bien seul : le « je » supplie la femme aimée, Eva, de ne pas le laisser. Dans ce même poème est resté très célèbre également le **passage de critique du chemin de fer**. On mesure mieux le contraste avec Jules Verne, qui embrasse beaucoup plus résolument le progrès que les romantiques.

Que Dieu guide à son but la vapeur foudroyante
Sur le fer des chemins qui traversent les monts,
Qu'un Ange soit debout sur sa forge bruyante,
Quand elle va sous terre ou fait trembler les ponts
Et, de ses dents de feu, dévorant ses chaudières,
Transperce les cités et saute les rivières,

Plus vite que le cerf dans l'ardeur de ses bonds

Oui, si l'Ange aux yeux bleus ne veille sur sa route,
Et le glaive à la main ne plane et la défend,
S'il n'a compté les coups du levier, s'il n'écoute
Chaque tour de la roue en son cours triomphant,
S'il n'a l'oeil sur les eaux et la main sur la braise
Pour jeter en éclats la magique fournaise,
Il suffira toujours du caillou d'un enfant.

**Sur le taureau de fer qui fume, souffle et beugle,
L'homme a monté trop tôt.** Nul ne connaît encor
Quels orages en lui porte ce rude aveugle,
Et le gai voyageur lui livre son trésor,
Son vieux père et ses fils, il les jette en otage
Dans le ventre brûlant du taureau de Carthage,
Qui les rejette en cendre aux pieds du Dieu de l'or.

Mais il faut triompher du temps et de l'espace,
Arriver ou mourir. Les marchands sont jaloux.
L'or pleut sous les chardons de la vapeur qui passe,
Le moment et le but sont l'univers pour nous.
Tous se sont dit : " Allons ! " Mais aucun n'est le maître
Du dragon mugissant qu'un savant a fait naître ;
Nous nous sommes joués à plus fort que nous tous.
Eh bien ! que tout circule et que les grandes cause
Sur des ailes de feu lancent les actions,
Pourvu qu'ouverts toujours aux généreuses choses,
Les chemins du vendeur servent les passions.
Béni soit le Commerce au hardi caducée,
Si l'Amour que tourmente une sombre pensée
Peut franchir en un jour deux grandes nations.

Mais, à moins qu'un ami menacé dans sa vie
Ne jette, en appelant, le cri du désespoir,
Ou qu'avec son clairon la France nous convie
Aux fêtes du combat, aux luttes du savoir ;
A moins qu'au lit de mort une mère éplorée
Ne veuille encor poser sur sa race adorée
Ces yeux tristes et doux qu'on ne doit plus revoir,

Evitons ces chemins. - Leur voyage est sans grâces,
Puisqu'il est aussi prompt, sur ses lignes de fer,
Que la flèche lancée à travers les espaces
Qui va de l'arc au but en faisant siffler l'air.
Ainsi jetée au loin, l'humaine créature
Ne respire et ne voit, dans toute la nature,
Qu'un brouillard étouffant que traverse un éclair.

On n'entendra jamais piaffer sur une route
Le pied vif du cheval sur les pavés en feu ;
Adieu, voyages lents, bruits lointains qu'on écoute,
Le rire du passant, les retards de l'essieu,
Les détours imprévus des pentes variées,
Un ami rencontré, les heures oubliées
L'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.

Ma Bohème Arthur Rimbaud

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.
– Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
– Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

Arthur Rimbaud, *Cahier de Douai* (1870)

Sonnet de Rimbaud, poète dont on reverra combien « Le Bateau ivre » a pu être influencé par Jules Verne.

Souvenir autobiographique de fugues, marcheur libre et pauvre qui contemple le ciel, dort à la belle étoile, ressent une harmonie qui lui permet de créer de la poésie, non sans autodérision (lacets de chaussures comme nouvelles cordes de lyre). Il y puise de la force (« vigueur »).

XXe siècle

VISAGES DES ANIMAUX Jules Supervielle

Je voudrais dire avec vous, humbles pattes d'antilopes,
Ce que je ne puis penser sans vos petites béquilles,
Je voudrai dire avec vous, museau fourré du chat-tigre,
Ailes d'oiseaux et vos plumes,
Et nageoires des poissons,
Ce qui sans vous resterait cherchant une expression.
Rien ne me serait de trop,
Ni le bec de l'alouette, ni le souffle du taureau,
J'ai besoin de tout le jeu des cartes des animaux,
Il me faut le dix de grive et le quatre de renard,
Et si je devais me taire
Ce serait avec la force de vos silences unis,
Silence à griffes, à mufles,
Silence à petits sabots.

On peut aller regarder tout le recueil de poèmes *La Fable du monde – Oublieuse mémoire* (qui était au programme de khâgne sur le thème Ecrire la création en 2005-2006). Voir ici aussi : <https://le1hebdo.fr/journal/ces-betes-que-nous-aimons-tant-manger/33/article/jules-supervielle-1884-1960-i-visages-des-animaux-i-554.html>